

ARCHIVES TELEGRAM · ENQUÊTE

La vérité sur l'assassinat du frère de Kim Jong-un

Doug Bock Clark

Vanity Fair France

Enquête intégrale · 31 août 2020

La vérité sur l'assassinat du frère de Kim Jong-un

En février 2017, le frère aîné de Kim Jong-un était exécuté en plein jour à l'aéroport de Kuala Lumpur. Doug Bock Clark a remonté la piste d'une opération à l'arme chimique menée par deux femmes qui pensaient participer... à un canular.

DOUG BOCK CLARK · VANITY FAIR FRANCE · 31 AOÛT 2020

Lorsque Kim Jong-nam était petit, son père, le dictateur nord-coréen, l'a fait asseoir à son bureau et lui a dit : « Plus tard, c'est d'ici que tu donneras des ordres. » Si cette promesse s'était réalisée – si son demi-frère, Kim Jong-un, n'avait pas usurpé sa place –, il aurait tyrannisé 25 millions de personnes ; son doigt potelé aurait caressé les boutons de commande des attaques nucléaires ; les États-Unis et la Chine se seraient demandé comment le gérer. Mais ce jour-là, la foule semblait ignorer cet homme de 45 ans grassouillet qui fixait le tableau des départs de l'aéroport international de Kuala Lumpur, en Malaisie. Les deux jolies jeunes femmes qui allaient le tuer avaient repéré leur proie. Au moment où Jong-nam se dirigeait vers le comptoir d'Air Asia d'un pas nonchalant, le 13 février 2017 à 8 h 59, une Indonésienne, portant un jean déchiré et un top sans manches, a surgi de derrière un pilier. Elle a couvert les yeux de l'homme comme si elle jouait à cache-cache, puis elle a essuyé ses mains sur sa bouche en laissant une trace huileuse.

« Qui êtes-vous ? a demandé Jong-nam.

« Désolée ! Désolée ! » a-t-elle lancé avant de disparaître dans la foule.

Une seconde plus tard, une Vietnamiennne vêtue d'un pull orné d'une inscription « LOL » s'est jetée à son cou et, à son tour, a essuyé ses mains sur son visage. Elle aussi s'est excusée avant de prendre la fuite dans la direction opposée de celle de l'Indonésienne. Le liquide a commencé à faire effet : rapidement, les muscles de Jong-nam se sont emballés, provoquant des contractions, comme des crampes permanentes. Il venait d'absorber une dose mortelle de VX, un neurotoxique classé par les Nations unies arme de destruction massive – une seule goutte aurait suffi.

Jong-nam s'est alors dirigé vers les toilettes, mais a perdu sa seule chance de se débarrasser du poison et de s'en sortir en s'arrêtant au comptoir de renseignement voisin. Là, il a gémi en anglais : « Très mal ! Très mal ! On m'a aspergé de liquide. » Le temps qu'un employé le conduise à trois policiers, plus occupés à bavarder qu'à surveiller la foule, il n'était déjà plus en mesure d'articuler quoi que ce soit et tenait son visage à deux mains. Un des agents l'a conduit d'un air las au poste médical. Après trois minutes de marche, les genoux de Jong-nam se sont raidis et il s'est mis à traîner des pieds. Le neurotoxique stimulait ses muscles sans relâche, épuisant son système respiratoire et son cœur.

L'homme s'est effondré sur une chaise en cuir noir, sous les néons du poste médical. En se soulevant, son T-shirt bleu a révélé un pendentif gravé des portraits de sa femme et de son fils. Il avait de plus en plus de mal à respirer et a été pris de convulsions. Ses poumons étaient dilatés en permanence ; il n'arrivait plus à expirer ; les infirmières l'ont placé sous oxygène. Dans l'ambulance, elles ont constaté que son rythme cardiaque ralentissait. Avant même d'avoir atteint l'hôpital, le tracé était plat. Kim Jong-nam avait survécu à peine plus d'un quart d'heure à son empoisonnement.

Dans sa vie précédente, Jong-nam était protégé en permanence par des gardes du corps. Son statut d'aîné le destinait à diriger la Corée du Nord. Il avait grandi dans un manoir entouré de cent

domestiques et de cinq cents gardes. Puis son père, Kim Jong-il, a eu deux autres fils avec sa nouvelle maîtresse, et il fut expédié dans une institution privée très chic à Genève. Il semblait cependant toujours promis aux plus hautes fonctions. Pour ses 24 ans, on lui offrit un uniforme de général plus un poste dans la police secrète et le parti dirigeant. L'État commença à lui attribuer d'incroyables talents pour en faire un digne successeur du « Cher Leader ». Malgré cela, ses amis d'enfance le disaient déprimé. Les libertés auxquelles il s'était habitué en Occident lui manquaient. Il prenait de luxueuses vacances à l'étranger à la moindre occasion.

Jong-il a dû se rendre compte que son fils ne possédait pas l'instinct de destruction nécessaire à tout bon dictateur : on commençait à le trouver un peu trop indulgent à l'égard des transfuges et, au lieu des brigades d'élite, on lui confia la gestion des systèmes informatiques du pays. En 2001, Jong-nam fut intercepté alors qu'il tentait d'entrer au Japon avec un faux passeport dominicain, sous un pseudonyme signifiant « gros ours » en mandarin. Pendant ses trois jours de détention, il avoua qu'il voulait seulement visiter le parc Disneyland de Tokyo.

Les histoires de cet héritier immature semblaient humilier Jong-il, déjà agacé par la rumeur d'une Rolex sertie de diamant pour lui et de sacs Vuitton pour sa compagne au moment même où le peuple nord-coréen mourrait de faim. Jong-il annula une visite diplomatique qu'il devait faire avec son fils en Chine. Jong-nam ne put rentrer à Pyongyang pendant plus d'un an et il finit par s'établir à Macao, où il vécut une vie de débauche. La succession de Jong-il restait vague, même après son AVC de 2008. Ces questions trouvèrent une réponse en 2010 avec la promotion de Kim Jong-un, le plus jeune fils, à de hauts postes hiérarchiques militaires et politiques. À cette occasion, le benjamin passa même devant le cadet, Kim Jong-chol, considéré depuis toujours par son père comme efféminé. Quand la mort de Kim Jong-il a été annoncée en 2011, Kim Jong-un avait, à 27 ans, solidement consolidé les pouvoirs que la naissance et la propagande avaient mis à sa portée : tandis qu'il se tenait ostensiblement à côté du cercueil de son père, Jong-nam brillait par son absence.

Kim Jong-nam en 2001 (AFP)

Peu après, l'aîné a critiqué l'ascension de son frère dans un e-mail adressé à un journaliste japonais, la qualifiant de « blague à destination du monde extérieur ». Pourtant, Jong-un fit preuve, sans aucun scrupule, de la cruauté d'un tyran né : il fit tuer son mentor et principal rival, son oncle, et aurait même utilisé un canon anti-aérien pour exécuter des dignitaires jugés déloyaux. Il fit aussi mettre au point des missiles nucléaires susceptibles de frapper l'Amérique.

Jong-nam aurait dû voir venir la suite. On a commencé par lui couper les vivres. Puis il lui a fallu éviter les attentats. En 2010, en Chine, un agent nord-coréen a payé un chauffeur de taxi pour faire croire à un accident de voiture, mais Jong-nam ne s'est jamais présenté à l'endroit attendu. Il a échappé à une autre tentative d'assassinat en 2012, à la suite de laquelle il a écrit à Jong-un : « Je t'en prie, annule l'ordre de me punir, moi et ma famille. Nous n'avons nulle part où nous cacher. Notre seule issue est le suicide. »

Après la mort de Jong-nam à l'aéroport de Kuala Lumpur, il est d'abord apparu que « Kim Chol » – l'identité inscrite sur son passeport, équivalent coréen de « Jean Dupont » –, était mort d'une crise cardiaque. Les autorités malaisiennes ignoraient tout du neurotoxique et de la véritable identité du cadavre. Le seul détail qui pouvait sembler étrange était la présence de 120 000 dollars en liquide dans son sac à dos, rangés en quatre paquets de billets de 100 dollars. Les experts ont par la suite émis l'hypothèse que cette somme lui avait été remise à l'occasion d'une rencontre de deux heures avec un agent de la CIA, certainement en échange d'informations sur le régime.

Le lendemain, le meurtre a été annoncé par les agences sud-coréennes. Selon Reuters, les officiels malaisiens ont confondu les Corée et averti la mauvaise ambassade – erreur niée par la Malaisie,

mais qui explique que la nouvelle ait d'abord été officialisée à Séoul. Quand une chaîne de télévision japonaise a diffusé les images de vidéosurveillance de l'aéroport, l'information a fait le tour du monde. Dès le jour suivant, les observateurs ont noté que les deux femmes, rapidement capturées par la police, n'avaient pas agi seules – au moins quatre hommes considérés par les services secrets sud-coréens comme des espions avaient orchestré l'assassinat. Et le surlendemain, le nombre de suspects nord-coréens est monté à sept et un chimiste a été arrêté.

Quatre jours après l'attentat, peu avant minuit, l'ambassadeur de Corée du Nord a affirmé que « Kim Chol » était un ressortissant nord-coréen et accusé la Malaisie de vouloir « ternir l'image de notre République », éventuellement avec la complicité de la Corée du Sud. Il a aussi exigé la restitution du corps. Après le refus des autorités malaisiennes, la police a constaté une tentative d'effraction à la morgue. Pyongyang a aussi nié l'usage du VX et affirmé que « Chol » était mort d'un arrêt cardiaque, soulignant que si le neurotoxique avait été utilisé, les deux femmes auraient, elles aussi, été empoisonnées.

L'impasse diplomatique s'est transformée en crise internationale : la Malaisie a expulsé l'ambassadeur nord-coréen ; en rétorsion, Pyongyang a interdit tous les Malaisiens de sortie de territoire, les tenant de fait en otage ; les pourparlers pour le désarmement nucléaire entre les États-Unis et la Corée du Nord ont immédiatement cessé, la Chine a publiquement désavoué son voisin en interdisant l'importation de charbon, pilier de l'économie nord-coréenne... L'assassinat et l'accumulation d'essais nucléaires de Jong-un ont soudain rendu possible la transformation d'un vieux conflit local en guerre mondiale.

Un mois et demi plus tard, pour que ses citoyens puissent quitter le pays, la Malaisie a cédé, rendu le corps et permis à trois Nord-Coréens réfugiés dans leur ambassade de rentrer chez eux. Seules les deux femmes demeuraient inculpées et risquaient la pendaison. Si la crise internationale faisait rage, l'identité et les motivations des deux femmes restaient mystérieuses. Il se murmurait que l'une d'elles était une prostituée indonésienne et l'autre une escort-girl vietnamienne. Comment deux jeunes femmes venues de villages du Sud-Est asiatique ont-elles pu se trouver embarquées dans un complot international ? Et pourquoi ont-elles été manipulées afin de commettre un crime aussi horrible ? Les maîtres espions nord-coréens connaissent probablement la réponse : faire chanceler l'ordre mondial. Les deux coupables présumées ont été identifiées sur les images de vidéosurveillance avec une facilité presque comique. L'inscription « LOL » sur le pull de la Vietnamienne l'a rendue particulièrement identifiable, même sur les images floues. Doan Thi Huong, 29 ans, a été arrêtée le lendemain du meurtre, alors qu'elle revenait à l'aéroport. À 2 heures du matin, la police malaisienne a investi l'hôtel Flamingo de Kuala Lumpur et, se faufilant entre les matelas défoncés et tachés, posés contre les murs pour les aérer, a fait irruption dans une chambre du troisième étage. La deuxième meurtrière présumée, Siti Aisyah, une Indonésienne de 25 ans, venait d'achever sa prestation sur un client malaisien.

Les assaillantes Siti Aishah et Doan Thi Huong escortées par la police en 2017

Les images de vidéosurveillance laissent peu de doute quant à la culpabilité de Doan et de Siti, mais, durant leur interrogatoire, elles ont toutes deux affirmé qu'elles pensaient avoir barbouillé Jong-nam d'un liquide inoffensif pour les besoins d'une caméra cachée. Leurs destins ont suivi des parcours étonnamment parallèles, les menant d'un hameau à des boîtes miteuses et enfin en prison où elles risquent la peine de mort. Née dans un petit village, Doan a vu ses rêves de célébrité s'effondrer quand elle fut éliminée au bout des vingt secondes dans l'émission « Le Vietnam a un incroyable talent ». J'ai décidé de suivre les traces de Siti, parce que j'ai vécu trois ans en Indonésie où j'ai rencontré des dizaines d'immigrées vulnérables qui auraient pu subir le même sort. Et la vérité que j'ai découverte est nettement plus complexe que ce que j'aurais pu imaginer.

Le 5 janvier 2017, à 3 heures du matin, quand elle a été recrutée par les Nord-Coréens, Siti était officiellement employée comme masseuse au spa du Flamingo de Kuala Lumpur, en Malaisie. Quand j'y suis allé, en juillet, on m'a immédiatement demandé : « Vous voulez coucher avec une Thaïlandaise ou avec une Indonésienne ? » Plus tard, une amie de Siti m'a ri au nez quand je lui ai demandé si elle était masseuse : « Elle ne faisait que du sexe ! » Certains soirs, après avoir fini son travail, Siti se pomponnait et prenait un taxi jusqu'au Beach Club. Devant le café kitsch, connu pour servir des pizzas caoutchouteuses aux familles européennes, des dizaines d'Indonésiennes et de Vietnamiennes court-vêtues fument en regardant l'heure sur leur portable. À 22 h 30 pile, une fois que les mères de famille sont parties coucher les enfants, on met la musique à fond, la machine à fumée en route et on fait entrer les filles. Sous l'œil des requins de l'aquarium au-dessus du bar, les ongles manucurés se posent sur les épaules d'Américains et autres Japonais ventripotents. C'est un terrain de chasse assez couru pour que trois employés se souviennent y avoir vu, à plusieurs reprises, Jong-nam, connu pour fréquenter des prostituées dans le monde entier. Cinq autres affirment avoir vu Siti prospector là.

La nuit fatidique, elle est sortie de l'établissement bredouille. Dans la file des taxis, un quadragénaire qu'elle connaissait sous le nom de « John » l'a interpellée : un homme lui avait demandé de trouver des filles qu'il pourrait filmer en train de barbouiller de lotion le visage d'étrangers. La requête n'était pas si incongrue et les chauffeurs servent souvent d'intermédiaires entre les touristes et les prostituées. « B », une amie proche de John et de Siti qui travaille aussi au Beach Club, explique qu'elles pensaient que le client de John voulait juste tourner un film porno.

La rémunération proposée – plus de 100 dollars – a eu raison de ses réticences. Au spa, elle gagnait environ 15 dollars par prestation. Elle avait commencé à travailler à son compte parce qu'elle pouvait toucher le triple et aider financièrement ses parents pauvres et son fils restés en Indonésie. B rapporte qu'« elle disait toujours que c'était pour eux qu'elle travaillait ». Elle rêvait de construire une maison au village et d'y vivre avec sa famille. Moins de sept heures plus tard, quand John est venu chercher Siti, elle portait un jean serré et son col roulé rouge préféré qui mettait en valeur sa silhouette en sablier. Son sourire découvrait son appareil dentaire. Elle ne faisait pas ses 24 ans. Dans le très chic centre commercial Pavilion, à deux pas des boutiques Dior et Hermès, John lui a présenté « James », un beau trentenaire « japonais ». Comme James ne parlait pas le bahasa (la langue commune aux Indonésiens et Malaisiens), Siti et lui ont communiqué dans un mauvais anglais et ont eu parfois recours à Google traduction. James lui a expliqué qu'il produisait une émission en caméra cachée qui serait diffusée sur YouTube en Chine et au Japon, puis il a demandé à Siti de badigeonner une substance huileuse sur le visage d'une Vietnamiennne qui n'avait l'air de se douter de rien et a filmé la scène avec son smartphone. Rien n'a semblé bizarre à Siti puisque tout s'était déroulé en public. James a même insisté pour qu'elle s'excuse auprès de sa victime.

Ce matin-là, ils se sont rendus dans un autre centre commercial chic et Siti a de nouveau été payée. Elle a accepté avec joie la proposition de James de tourner une vidéo à l'aéroport le lendemain : elle gagnait en quelques minutes ce qu'elle obtenait en un jour. Mieux, comme l'a raconté plus tard une amie, elle avait toujours rêvé d'être actrice. Les quatre jours suivants, Siti a tourné deux autres bouts d'essai quotidiens avec lui – un premier pas, pensait-elle, vers la gloire.

La bouée de sauvetage lancée par James semblait trop belle pour être vraie. Du 5 au 9 janvier, ils ont fait le tour des hôtels de luxe et des centres commerciaux de Kuala Lumpur où elle a continué à appliquer de l'huile et de la sauce au piment sur des hommes qui avaient l'air chinois, chacune des farces étant rémunérée. Selon Gooi Soon Seng, l'avocat de Siti, la jeune femme n'a pas tardé à dire à James qu'elle voulait changer de vie pour devenir enfin une star. Elle se vantait déjà auprès de ses connaissances de sa prochaine célébrité. Une fois au moins, Siti a demandé à voir les enregistrements. James a rétorqué que le film était encore en cours de montage et qu'il valait mieux

qu'elle ne se voie pas parce qu'elle aurait été moins spontanée. Le 21 janvier, James l'a envoyée au Cambodge pour qu'elle s'y livre à d'autres « canulars », comme ils disaient. À Phnom Penh, James a informé Siti qu'il serait désormais remplacé par « Chang », un « Chinois » de 34 ans parlant parfaitement le bahasa. Chang a fait tourner Siti trois fois à l'aéroport de la capitale cambodgienne.

Siti a passé la fin du mois dans son village natal, Ranca Sumur, auprès de sa famille. Elle s'y trouvait encore quand James l'a appelée pour lui ordonner de rentrer en Malaisie. Avant de prendre son vol à Djakarta, elle est allée embrasser une dernière fois le fils qu'elle avait eu à 17 ans avec un éphémère mari. En février, Siti a barbouillé plusieurs victimes à l'aéroport de Kuala Lumpur sous la supervision de Chang. Son salaire a été augmenté : elle touchait désormais deux billets de 100 dollars par scène, au lieu de la moitié de la somme en monnaie malaisienne. Siti a passé sa dernière nuit de liberté au Hard Rock Café avec ses amis. Pour fêter ses 25 ans, elle a soufflé une bougie plantée dans un cupcake et ils ont fait la fête jusqu'au bout de la nuit. Le lendemain matin, Siti a rejoint Chang dans un café au décor faussement colonial avec vue imprenable sur le hall des départs. Il l'a conduite derrière un pilier près des bornes d'enregistrement d'Air Asia. Là, il lui a expliqué qu'une autre personne participerait au canular et qu'elle devait partir quand la deuxième femme aurait fini. Chang a désigné Jong-nam, qui venait d'apparaître dans le terminal. Puis il a enduit les mains de la jeune femme d'une substance huileuse qu'il transportait probablement dans son sac. Elle a noté une odeur d'huile de moteur, alors que jusque-là le liquide ne sentait rien. Chang lui a rappelé de bien s'excuser après avoir agi et de s'éloigner rapidement, parce que la cible « avait l'air riche ».

À l'approche de Jong-nam, Chang s'est caché et Siti s'est avancée vers sa proie. Après avoir barbouillé la figure de Jong-nam, ainsi que Chang le lui avait demandé, elle s'est soigneusement lavé les mains. Puis elle est allée faire du shopping. L'après-midi, elle est partie travailler au spa en attendant le prochain épisode de cette vie de rêve qu'elle espérait depuis son départ de Ranca Sumur.

Il a fallu des semaines à Siti pour comprendre qu'elle avait été manipulée par les Nord-Coréens. James, son premier interlocuteur, présenté comme un Japonais, était en réalité un Nord-Coréen et s'appelait Ri Ji-u. Il avait fait la connaissance de John, le chauffeur de taxi, à l'occasion d'une course et lui avait demandé de l'aider à trouver des filles. Dès cet instant, elle était devenue la marionnette d'hommes qui avaient soigneusement préparé et financé leur plan. Chang, celui qui avait remplacé James à Phnom Penh, s'appelait en réalité Hong Song-hac. Cet agent secret nord-coréen avait appris le bahasa dans une université indonésienne et travaillé à l'ambassade à Djakarta. Doan avait été expédiée au Cambodge deux jours avant Siti, sous escorte. Au moment où Hong et Siti s'entraînaient à l'aéroport de Phnom Penh, trois agents impliqués dans le complot traînaient dans les parages. Seuls les Nord-Coréens savent pourquoi ils étaient si nombreux sur place. Peut-être espéraient-ils coincer Jong-nam dans cette ville dont il fréquentait régulièrement les casinos. Nam Sung-wook, professeur à l'université de Corée, à Séoul, et ancien patron de la section recherche des services secrets sud-coréens, affirme que « ce meurtre fait partie d'un plan implacable ». « À la minute où Jong-nam a quitté Macao, il a eu les Nord-Coréens aux basques, dit-il. Il était suivi lors de son vol. À son arrivée à Kuala Lumpur, un autre groupe l'a pris en filature. Ils ont continué à l'espionner pendant son sommeil. » De même qu'à l'aéroport.

Le liquide que Siti a répandu sur le visage de Jong-nam n'était probablement pas du VX pur. Les experts pensent que c'était une version modifiée du poison, le VX2. Vipin Marang, professeur de sciences politiques au Massachusetts Institute of Technology et spécialiste en génie chimique, m'explique que « le VX2 s'obtient en divisant le VX en deux composants non réactifs. Il est vraisemblable que les deux femmes ont créé un VX actif sur le visage de Jong-nam en appliquant, chacune, un des deux produits ». Cette méthode compliquée aurait eu plusieurs avantages. D'abord, la toxine est inoffensive avant d'être activée. Le VX2 est moins volatil que d'autres armes chimiques,

ce qui le rend moins nocif pour les gens alentour. Si cette substance a été utilisée, Siti ne risquait pas grand-chose puisque, agissant en premier, elle ne serait pas exposée au deuxième liquide. Quant à Doan, elle n'aurait pas été en contact avec suffisamment de produit pour être affectée.

Alors que Jong-nam s'avance vers les bornes d'enregistrement, au moins cinq agents nord-coréens ont dirigé Doan et Siti dans les méandres de l'aéroport. Une fois Hong parti aux toilettes pour rincer le liquide, un gros Nord-Coréen a pris le relais pour surveiller les deux femmes. Un troisième agent les contrôlait du café où la journée de Siti avait commencé. Quand les deux femmes ont quitté l'aéroport, un quatrième homme, identifié plus tard comme le responsable de l'opération, les a croisées et pourrait leur avoir fait signe qu'elles avaient réussi. Un cinquième Nord-Coréen traînait vers le comptoir de renseignement où Jong-nam a prononcé ses derniers mots. Il a suivi le mourant qui titubait jusqu'au poste de secours et a assisté, à travers la vitre de la salle d'attente, à l'agonie du prince déchu. Il était encore là quand le corps a été évacué sur un brancard. Ce n'est qu'une fois les portes de l'ambulance fermées que Jong-nam a, finalement, échappé à la surveillance nord-coréenne. Il pouvait enfin mourir en privé.

Quand Hong est sorti des toilettes, son sac à dos avait disparu. Il s'était changé et n'avait conservé que les chaussures qu'il portait le matin. Il a passé la douane avec les quatre autres agents. Un membre haut placé de l'ambassade de Corée du Nord est venu les saluer avant le décollage prévu juste après l'attentat. Le plan de vol évitait soigneusement de faire escale dans un pays où ils auraient pu être arrêtés au moment de la découverte du meurtre. Le temps qu'on comprenne ce qui s'était passé, ils avaient atterri sains et saufs à Pyongyang.

« Les quatre premières fois où elle a reçu la visite des officiels indonésiens en prison, Siti a cru que ça faisait partie du canular », assure Andreano Erwin, ambassadeur d'Indonésie par intérim en Malaisie. Comme elle ne suivait pas l'actualité, elle ignorait que quelqu'un était mort à l'aéroport, jure son avocat. Pour elle, c'était une blague comme une autre. « La première fois que nous sommes allés la voir, elle n'arrêtait pas de demander quand elle pourrait sortir de prison. La deuxième, elle s'est plainte de ne pas avoir été payée pour le dernier canular. La troisième, elle nous a accusés de faire partie du complot. La quatrième, nous lui avons montré un journal prouvant que Jong-nam était mort. Elle s'est mise à pleurer. »

Fin juillet, Siti a été emmenée au tribunal, entre deux policières et équipée d'un gilet pare-balles. Son avocat a affirmé qu'elle avait été manipulée et a plaidé non-coupable. À l'annonce de la tenue du procès en octobre, elle a éclaté en sanglots. « C'est à ce moment-là qu'elle a réalisé la gravité de la situation », explique Andreano Erwin. Quand on a montré à Siti les photos de Hong, elle s'est souvenue que l'homme qu'elle avait attaqué au Double Tree Hotel lui ressemblait (ce qui semble indiquer que les cibles sur lesquelles elle s'était entraînée étaient consentantes et expliquer pourquoi elles n'ont jamais porté plainte). Les amis et la famille de Siti la décrivent comme une proie facile. Comme le résume B, « Siti est une fille de la campagne. Elle n'avait aucune idée de ce qu'elle faisait ». Pourtant, de nouvelles preuves, comme le fait qu'elle ait recouru à la messagerie chiffrée Whatsapp pour communiquer avec les Nord-Coréens, sont susceptibles d'être utilisées pour contester son innocence. J'ignore si les autorités malaisiennes ont d'autres atouts dans leur manche, mais leur embarras face à ce meurtre commis sur leur territoire pourrait les pousser à punir quelqu'un coûte que coûte. Tout le long de l'opération, les agents nord-coréens ont agi sous l'œil des caméras de surveillance sans dissimuler leur visage, ce qui pourrait être pris pour une erreur de débutant. Rien n'est moins sûr. Comme me l'a expliqué le professeur Nam à Séoul, « Pyongyang voulait envoyer un message au monde en exécutant Kim Jong-nam de cette façon horrible. »

On a longtemps pensé que Jong-nam, réfugié en Chine et favorable aux intérêts chinois, pouvait faire figure d'alternative si son demi-frère venait à être renversé. « Pyongyang a voulu terroriser le reste du

monde en utilisant une arme chimique dans un aéroport », poursuit Nam Sung-wook. En faisant usage de ce type d'arme dans un lieu public symbole de la mondialisation, la Corée du Nord a envoyé une menace claire. « Jong-un veut régner longtemps et négocier en qualité de superpuissance. Il a un plan global, et ça en fait partie », conclut-il.

En sortant de son bureau et en marchant dans les canyons de béton éclairés au néon de Séoul, j'ai soudain eu la chair de poule. J'ai senti le danger. À une cinquantaine de kilomètres de là, la Corée du Nord a enterré plus de huit mille canons qui pourraient faire pleuvoir sur cette ville de 10 millions d'habitants quelque 300 000 projectiles par heure. Sans compter la menace nucléaire, désormais crédible, que laisse planer Pyongyang. Depuis l'effondrement du système soviétique, l'Occident a oublié ce que c'est que de vivre dans la peur. Au cœur de la gigantesque capitale sud-coréenne, j'ai compris que l'endroit où je me trouvais ne serait peut-être bientôt plus qu'un cratère – et pourtant les Sud-Coréens marchaient autour de moi sur les trottoirs comme si de rien n'était, en tâchant simplement de se protéger de l'orage sous leurs parapluies.

Source : [lire la publication originale sur Vanity Fair France](#)